



Étoile filante

Vivre et grandir en France

An Vander Elst

An Vander Elst

Étoile filante

Vivre et grandir en France

© An Vander Elst, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9186-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : Kristin Verellen et Katrien Van Steen

Mise en page : Katrien Van Steen

Traduction : Émilie Toulis, Textwerk B.V. Pays-Bas

L'histoire d'An et de sa famille est un véritable tourbillon qui vous emmène au plus profond du bonheur; de l'émerveillement, de la découverte, mais aussi de la douleur, du désespoir et de la résilience. Le courage et la détermination d'une mère qui se reconstruit avec les pièces d'un puzzle abîmées à jamais. Un hommage magnifique à toutes les étoiles de sa famille.

Émilie Toulis, Textwerk B.V. – Pays-Bas

Très bien écrit. On n'imagine pas que le texte est traduit.

Delphine Brunner

« Étoile filante » m'a fait du bien et je pense que ce sera le cas pour beaucoup de gens qui ont vécu une perte. Ce livre est magnifique de sincérité, et magnifiquement écrit.

Nathalie Schwartz

Je comprends mieux cette difficulté d'être étranger dans un pays. Ce roman décrit les difficultés à merveille: avec légèreté et une forme d'autodérision, d'humour et de sensibilité.

Claire Peyreton

On fait ce que l'on peut, en espérant faire au mieux. Car rien ne perdure. Cette tristesse non plus alors ?

La puissance de réconfort réside dans les plus infimes détails. Un chocolat, si petit qu'il soit, pour accompagner son café, peut faire toute la différence. Un fin voile de neige poudreuse au printemps également.

Sept ans. C'est tout. Ce n'est rien. Un espoir qui s'étire à l'infini.

France, printemps 2018

LE PREMIER ÉTÉ



La première impression ne présage rien de bon. Le crépi vert encore accroché aux murs extérieurs est vieux, la terrasse devant n'est pas achevée. Le tout reflète cette nonchalance typiquement française où l'on se fiche bien de ce que les voisins peuvent penser. Mais pour être honnête, une piscine apparemment bien entretenue dans le jardin nous redonne toutefois un peu d'espoir.

Cette maison est notre dernière chance. Network Relocation n'a aucun autre logement de disponible. Dans huit semaines, nous déménageons et Jan commence son nouveau travail à Bâle. Peut-être que nous attendons trop de cette recherche de maison et que nous devons apprendre à « regarder » autrement. Mais les maisons que nous avons visitées jusqu'à présent sont soit trop chères soit trop délabrées. Il n'y a apparemment pas de juste milieu. Sans domicile en vue, déménager semble difficile.

Qu'allons-nous faire si cette maison ne nous convient pas ? Devons-nous tout de même la prendre ? La liberté de choix est un bien précieux que nous ne voulons pas abandonner, surtout lorsqu'il s'agit de notre future maison. La liberté n'est-elle sinon qu'une illusion ? Ne sommes-nous pas toujours limités dans nos choix, principalement par nous-mêmes et toutes nos attentes ?

Donner une nouvelle tournure à sa propre vie est une aventure excitante. Terrifiante aussi, car avec trois jeunes enfants, les enjeux sont importants. Cette incertitude provoque un tourbillon dans mon esprit, une véritable chute libre qui semble inévitable.

« Et si nous ne trouvons pas la maison qui nous convient ? »

« Et si les enfants n'arrivent pas à s'habituer à leur nouvelle vie en France ? »

« Et si cette langue étrangère s'avère être un obstacle insurmontable ? »

« Et si nous-mêmes avons le mal du pays et que nous voulons retrouver cette vie telle que nous la connaissons en Belgique ? »

« Et si ... »

Des questions ... tellement de questions.

Et le pire dans tout cela : aucune réponse.

L'orage violent qui a éclaté à notre arrivée semble engloutir cette dernière maison ainsi que tous les environs, même le café « Au soleil » de l'autre côté de la rue. Nous nous précipitons à l'intérieur de la demeure, et là, la surprise est de taille. La maison semble lumineuse et spacieuse, nous remarquons tout de suite l'escalier. Tout d'abord, huit marches, en pierre mouchetée – comme celles de l'école primaire – qui nous amènent dans un couloir vers l'espace séjour, où se trouve une première chambre à coucher et une salle de bain. Puis un escalier en bois élégant qui conduit aux autres chambres et à une seconde salle de bain. Avec ses craquements, il semble plier sous l'âge et prend une place monumentale. Une fois en haut, sa grandeur est amplifiée. Un escalier de caractère, qui a volé nos cœurs en un instant. De surcroît, les sols des chambres sont en parquet et les murs sont fraîchement peints de couleurs chaudes.

La salle à manger en bas est petite mais avec de belles portes vitrées, le même joli parquet et une baie vitrée qui donne une vue imprenable sur les hommes fumant au café d'en face. Un rideau occultant sera sans doute nécessaire ici. De parfaits étrangers n'ont pas besoin de voir ce qui se passe chez nous.

La cuisine se trouve à l'arrière et offre, via une petite fenêtre, une ouverture sur une autre pièce plus grande avec de hauts plafonds. C'est la première pièce que l'on trouve en entrant, avant même de rencontrer l'escalier en pierre qui tourne à gauche vers le séjour.

« Une maison avec un potentiel certain » selon le jargon des agences immobilières.

« Nous la prenons, » confirme Jan.

La dame de Network Relocation a l'air tout aussi soulagée que nous.

Court et sobre, c'est ainsi que se déroule le premier rendez-vous à l'école du village. Nos pas résonnent dans les couloirs abandonnés où les porte-manteaux semblent se recroqueviller sur les murs, soulagés de n'avoir à porter tous les manteaux et sacs de gym. La directrice, habillée de façon sportive d'un legging et d'un pull, nous fait visiter quelques salles de classe vides. Seuls les bâtiments scolaires peuvent en plein été profiter d'une hibernation bien méritée.

Nous signons les formulaires d'inscription sur un bureau usé par le temps. Aucune question concernant nos attentes n'est posée, notre liberté de choix reste limitée : c'est à prendre ou à laisser.

« Mais vous allez voir, vos enfants apprendront vite le français. Pas de soucis. »

Tout semble si simple, ce dont j'ai rarement fait l'expérience en Belgique. Cela procure une certaine sensation de libération, bien que je ne puisse qualifier cette première rencontre, dans son ensemble, de « rassurante ».

Bien que Jan continue à travailler pour la même entreprise, il ne peut garder la voiture de fonction qu'il utilisait en Belgique. Nous achetons une nouvelle Peugeot, sans les innombrables options, sans plan de remboursement onéreux. C'est le seul moyen d'avoir une voiture le plus rapidement possible, et de toute façon, nous ne lisons jamais les modes d'emploi.

C'est ainsi que nous arrivons en France quelques semaines plus tard, dans une voiture qui sent encore la peinture fraîche et le plastique neuf, et une carte grise provisoire de Bruxelles. Nous sommes mi-août et les camions de déménagement arrivent demain. Tout est parfaitement sous contrôle. C'est ce qu'il me semble et surtout ce que je veux croire.

Mais je dors mal la première nuit. Qu'est-ce-que je dois faire si les camions de déménagement ne viennent pas demain, si toutes nos affaires disparaissent d'un seul coup ? Qu'est-ce qui me manquera le plus ?

Cette nuit, allongée sur mon lit de l'hôtel IBIS, je refais dans mon esprit tout l'inventaire établi avec Interdean. Imagine que l'on perde les photos de nos enfants, soigneusement collées dans des albums classiques, tout comme ma mère le faisait. Et si toutes les lettres que mon grand-père avait écrites à ma grand-mère venaient à être égarées ?

À côté de moi, j'entends Jan respirer, profondément, tranquillement. Ce n'est pas une liste d'inventaire qui va troubler son sommeil. Je m'allonge sur le côté en soupirant et j'arrive enfin à m'endormir, tout en continuant à organiser le déménagement dans mes rêves. Aucune entreprise ne pourra me retirer cela.

Un ronronnement, léger et monotone, me tire de mon sommeil. Je suis épuisée. Une sorte de petite tondeuse qui se transforme petit-à-petit en une motoneige à bout de souffle arrivée en haut de la montagne. Deux étages plus bas, les brosses mécaniques d'une balayeuse effacent les derniers vestiges de la nuit ainsi que mes cauchemars de déménagement à répétition. Je me débarrasse sous la douche des derniers résidus de ces rêves angoissants et je me prépare pour un petit-déjeuner rapide assise à la table en formica de l'hôtel.

Le rideau relevé permet aux premiers rayons de soleil d'été de gentiment s'immiscer dans la salle de petit-déjeuner. Mulhouse paraît calme et propre. En plein mois d'août, les écoles sont fermées et seul le bruit des claquettes d'un touriste égaré perturbe les rues silencieuses.

On doit chercher un peu pour pouvoir quitter la ville dans la bonne direction, mais les derniers kilomètres se font sans encombre. La nouvelle voiture déborde de nos affaires personnelles et le programme de la journée est bien clair. On ressent un déménagement tout d'abord dans son organisation pratique. Toutes les réflexions ne feront que s'intensifier plus tard, avec une apogée le premier jour d'école.

Est-ce vraiment la bonne décision ?

Seule, devant la fenêtre de la salle à manger, je m'efforce d'éviter les regards des hommes du café d'en face : ce sont bien les dernières personnes avec lesquelles je veux partager mes doutes.

« Double-rideaux, il nous faut absolument des double-rideaux. »

Les questions pratiques semblent être plus facilement résolues que les questions existentielles.

.